



Dom Juan

Mise en scène et adaptation Tigran Mekhitarian

Jeudi 15 janvier 2026 à 10 heures, 14 heures et 20 heures
Vendredi 16 janvier 2026 à 10 heures

Dossier pédagogique



Fayçal Abderrezek

Professeur agrégé de lettres,
Service éducatif du Théâtre de Charleville-Mézières

faycal.abderrezek@ac-reims.fr



Il serait tentant d'aborder un monument tel que le *Dom Juan* de Molière au moyen d'une approche érudite qui s'obligerait à retracer préalablement les circonvolutions de la vie de Molière avant de situer sa pièce iconoclaste dans l'économie d'une vie artistique et d'une époque bouillonnantes. Une telle approche est bien entendu possible et serait sans doute fructueuse, mais, reprenant à mon compte un

concept que je crois fondamental dans cette pièce – la naïveté – je vous invite, à travers les pistes qui suivent, à cheminer avec vos élèves dans une découverte apparemment « naïve » du texte et de sa mise en scène. L'idée de « naïveté » étant ici à prendre dans son sens fort originel de « naturel », « natif ».

Naïveté salutaire de l'élève qui découvre le mythe de Dom Juan et s'ouvre à un propos que nous, enseignants, savons capable de le toucher au-delà des siècles et à travers les ombres et les lumières d'une société devenue autre, ni tout à fait la même, ni tout à fait nouvelle. Il s'agit pour nous de créer des attentes chez cet élève, d'ouvrir en son esprit un horizon d'appel, quelque chose de l'ordre de la curiosité que l'on éprouve quand on attend, devant un rideau fermé, que le plateau se découvre. De cette attente naîtront des impressions, des sentiments, des réactions que l'on pourra ensuite exploiter et nourrir. C'est sur le terreau de la naïveté que nous apporterons progressivement les connaissances nécessaires à la compréhension du fait littéraire et artistique qu'est Dom Juan.

Mais, d'abord, et résolument, la naïveté.

Naïveté qui était celle du public contemporain de Molière qui, répétons inlassablement cette lapalissade, n'a jamais étudié la vie de Molière, pas même à travers le film d'Ariane Mnouchkine !

Naïveté encore de l'insolence d'un texte provocateur, dont les mots sonnent tour à tour comme l'ostinato d'une liberté qui ne saurait voir de limites à sa propre essence et comme les quolibets lancés par un sale gosse iconoclaste.

Naïveté de ceux qui seront séduits par la fausse naïveté de Dom Juan.

Naïveté de Sganarelle, scandalisé et fasciné dans le même mouvement, et qui, à ses mots défendant, condamne ce qu'il soutient, soutient ce qu'il condamne.

Naïveté, encore, de Dom Juan lui-même, qui semble croire en son propre absolu, et nous mène à y croire.

Première piste : le titre et l'auteur au crible d'un brainstorming

Mettre sous les yeux des élèves le titre de la pièce et le nom de son auteur, puis leur demander ce qu'ils associent à ces éléments, à partir de leurs connaissances antérieures et de leurs hypothèses instantanées.

On recueillera aisément, même avec les élèves de 4^e ou 3^e, quelques éléments relatifs au siècle de Louis XIV qui est aussi celui de Molière. On aidera les élèves à se souvenir des éléments biographiques essentiels, sans, pour le moment, chercher à dérouler la totalité des connaissances relevant de la culture scolaire à ce sujet.

Confrontant l'auteur aux titres de ses pièces déjà connues des élèves (généralement *les Fourberies de Scapin*, *l'Avare*, *le Malade imaginaire*, *le Médecin malgré lui*) on pourra apporter ou réactiver la notion de **comédie de caractère**. Les titres ci-dessus désignent en effet un caractère ridicule qui tient lieu d'identité à un personnage central, singularisé par l'emploi d'un article défini. Quant à Scapin, on pourra rappeler ici le stéréotype du valet de *commedia* auquel il renvoie.

Ainsi posées, les notions de **comédie** et de **caractère** seront un socle intéressant pour interroger à présent le titre qui nous occupe : **Dom Juan**.

On, remarquera d'emblée qu'ici, la désignation du caractère disparaît derrière l'identité plus impressionnante d'un patronyme hispanisant et sonnante la noblesse, comme le remarqueront des élèves se souvenant par exemple de Don Diègue, potentiellement étudié en classe de 4^e.

Avec les plus jeunes élèves, on n'aura pas encore accès au mythe que représente ce personnage, ce qui sera en revanche et plus probablement le cas avec les lycéens. Dans les deux cas, on pourra **orienter la réflexion en demandant aux élèves ce que désigne dans la vie « un Dom Juan »**. On pourra au besoin proposer une phrase telle que : « Je croise toujours Julien au bras d'une nouvelle jeune fille, c'est un véritable Dom Juan ! »

Il sera temps, alors de se demander (naïvement !) avec les élèves si l'on s'oriente vers une comédie de caractère centrée sur un séducteur. Mais alors, en quoi ce personnage serait-il un premier rôle de comédie ? Quel ridicule chasserait-on derrière son masque ?

Deuxième piste : quelques images

Il s'agit de prolonger la réflexion ouverte par la première piste en s'appuyant sur l'observation d'un corpus d'images issues d'affiches et de couvertures d'éditions diverses du *Dom Juan* de Molière. Il ne s'agit pas ici de juger de la qualité de la mise en scène proposée par les compagnies ayant mis *Dom Juan* à leur répertoire, mais de réfléchir sur les choix iconiques qu'elles ont effectués pour représenter l'esprit de la pièce considérée. Vous trouverez ces éléments (et n'hésitez sans doute pas à les compléter) en **annexe 1**.

On pourra **démander aux élèves de dégager des thématiques en observant les couleurs dominantes des images, la place qu’y occupent les personnages masculins et féminins et la relation qu’ils semblent entretenir.** On confortera ainsi les éléments dégagés quant à la notion de séduction, mais on y ajoutera la violence, la peur, lisibles notamment sur l’illustration de l’édition *folio classique* ou à travers la métaphore visuelle des cœurs enfilés comme des perles ou des mutilations barbares sur l’épée du séducteur (édition GF).

Cette dimension violente éclate enfin dans le visuel (première version) choisi par la compagnie *Illustre théâtre* qui signe la mise en scène que les élèves vont découvrir. Le cœur enchaîné apparaît comme un myocarde arraché, sanglant, et ensanglantant jusqu’au crucifix qu’il surplombe.

L’affiche de *la Tempête* et celle de l’édition *Librio* apportent en revanche des couleurs froides et une inquiétude, une menace qui, cette fois, touchent directement le personnage de Dom Juan, ouvrant la réflexion à sa future condamnation possible.

Enfin, le visuel du *Vingtième Théâtre*, beaucoup plus sobre, évoque à la fois un personnage féminin évidé, réduit à la structure filiforme d’un mannequin et la notion de cage, figurée par la structure de la jupe, qui suggère avec ambiguïté une situation d’enfermement, d’emprisonnement. Emprisonnement de qui par qui ?

On pourra enfin souligner grâce à ce corpus d’images l’importance de la pièce, éditée, rééditée, jouée et rejouée et de nature à accueillir des interprétations contrastées – ce qui nous amène à la notion de parti-pris de mise en scène.

A l’issue de ce temps d’analyse des images on pourra **présenter le visuel et les photos prises au plateau, dont les élèves sont sur le point de découvrir la réalité.** (Annexes 2 et 3)

On remarquera que le document figurant en annexe 2 affirme d’emblée les codes de la culture urbaine, qui seront une clé de lecture déterminante pour aborder la mise en scène de Tigran Mekhitarian. Cette affiche nous conduit en effet dans la rue. La texture du cœur rouge se confond avec celle des pavés de cette rue, irréguliers, cassants, durs et de toute évidence glissants. Irréguliers comme l’est la comédie baroque à laquelle nous sommes ici conviés. Ce cœur, dont on peine à dire s’il est né de l’asphalte ou s’il vient d’y être jeté, abandonné, est à la fois un « objet perdu » et un obstacle sur lequel on pourrait trébucher, voulant fuir sur cette route pavée.

On observera aussi la forme de croix catholique qui s’insinue dans le « A » de « JUAN », comme un signe tatoué qui, bien que discret, relie le héros à la question d’une éthique fondée sur ce que l’on entendra maintes fois nommé dans la pièce « la crainte du Ciel. »

Enfin, on pourra observer les photos de scène proposées en annexe 3.

Il faudra définir avec les élèves l'identité des personnages. Le seul nom qu'il conviendra absolument de donner est celui de Sganarelle, qui, avant d'être nommé, sera sans doute identifié par les élèves comme le double de Dom Juan puis comme son valet (habillement, position en retrait.) Là encore, les codes de l'univers des cultures urbaines sont affirmés par les costumes, les deux personnages portant le même sweat-shirt iconique à capuche. Ce vêtement-uniforme affirme une apparente égalité, voire une interchangeabilité entre les deux personnages.

On s'attachera à repérer la direction des regards (convergences, divergences, évitements...) et l'expression des visages qui entrent en complicité. Sganarelle, ici, semble ne pas renier son maître. On remarquera aussi le décor qui joue à la fois sur la transparence et l'opacité, comme une métaphore de ces sentiments à la fois troubles et éclatants, exhibés et dissimulateurs.

Troisième piste : une découverte du texte

Plusieurs extraits peuvent être soumis aux élèves pour les aider à approcher les enjeux de la pièce. Chaque enseignant pourra choisir parmi les propositions qui suivent et qui sont toutes reliées à un extrait disponible à la fin de ce dossier (annexes 4 à 7)

Extrait 1 : acte I, scène 1 (annexe 4) :

Il s'agit de la fin de la tirade de Sganarelle (Acte I, scène 1) dans laquelle il nous donne une définition de Dom Juan, certes, mais aussi de lui-même. Le pacte indéfectible du duo est ici scellé, et il est remarquable que pour Dom Juan la définition soit donnée *in absentia*. A l'ouverture comme à la clôture de la pièce, c'est la voix de Sganarelle que l'on entend, comme s'il prenait l'ascendant textuel sur son maître et comme si l'on devait percevoir ce dernier d'abord comme une ombre projetée sur Sganarelle, puis comme la persistance rétinienne imprimée dans les prunelles d'un serviteur qui assiste à la disparition de ce maître insaisissable.

On pourra relever avec les élèves les expressions indiquant la crainte de Sganarelle, crainte qui le pousse à l'hypocrisie voire à la contradiction totale. Elles encadrent le passage et sont surlignées en jaune dans la version b de l'annexe 4.

On soulignera alors la définition de Dom Juan par un Sganarelle parlant selon lui « avec franchise ». Elle consiste en une énumération et en gradations outrancières (surlignées en bleu) qui abusent de superlatifs et posent sans ambages l'étrangeté de Dom Juan, comme au ban d'une société réglée : il est comparé à un animal vil (« chien », « pourceau »), semble sorti d'un inframonde diabolique, et se situe soit en dehors de la chrétienté, soit en dehors de toute religion, ce qui est alors inconcevable. Son insupportable singularité l'éloigne de toutes les bornes de la foi : ni « Ciel », ni « enfer ». La cause de cette exclusion des bornes du genre humain, c'est explicitement son rapport

à la séduction : l'expression cocasse « épouseur à toutes mains » devient définitoire, comme si l'on annonçait son métier ou sa fonction dans la vie.

Enfin, **on remarquera que Sganarelle, s'il se définit d'emblée par sa crainte, jure pourtant fidélité à cet être**, assumant cette subordination en comparaison de laquelle l'appartenance au « diable » serait moins dommageable. Il vaut donc mieux être damné que fidèle à un damné... Sganarelle condamne donc autant qu'il le soutient celui à qui il s'est donné. Il est important de percevoir dès cette scène l'importance de **la duplicité de Sganarelle** et la manière dont **son discours mal maîtrisé vient desservir le regard critique qu'il pourrait porter sur Dom Juan**. Regardé par un Sganarelle qui relaie piètrement l'offuscation du public, Dom Juan est et sera souvent valorisé par le contraste de son esprit brillant avec les faiblesses du discours de Sganarelle. Crédible lorsqu'il déplore, indigné, que son maître ne croie ni en Dieu, ni au diable, il trébuche sur la suite de sa phrase lorsqu'il ajoute benoîtement la référence au « loup garou », mettant de fait sur le même plan Dieu et cette référence populaire païenne, ce qui vient détruire tout le discours.

On pourra proposer aux élèves de visionner cette scène dans son intégralité, ainsi que la suivante dans la mise en scène (un peu datée) de Marcel Bluwal pour le téléfilm qu'il a réalisé en 1965. A partir de 8'16'' on pourra faire entendre ce que l'on nomme « la tirade de l'inconstance » dans laquelle Dom Juan propose une définition de lui-même par lui-même, qui fonctionne comme le deuxième volet de la définition en négatif donnée par Sganarelle dès l'ouverture de la pièce. L'extrait est disponible librement sur Dailymotion ici : <https://www.dailymotion.com/video/xf9udt>

Extrait 2 : acte II, scène 4 (annexe 5) :

On pourra **donner cet extrait à lire aux élèves et leur demander d'en proposer une mise en scène**. Selon la manière dont on souhaite mener cette activité, on pourra demander aux élèves soit d'imaginer en groupes une mise en scène des personnages (leur disposition, leurs mouvements) soit de jouer tout ou partie de cette scène pour en faire entendre et voir la saveur.

On reliera aisément ce passage à un pur moment de comédie, Molière jouant d'ailleurs ici sur le même ressort que dans *l'Avare*, lorsque Maître Jacques veut pacifier la querelle entre Harpagon et son fils, promettant à chacun ce qu'il souhaite entendre. On relèvera donc les répliques parallèles :

Dom Juan, *bas, à Mathurine*.
Ne lui dites rien, c'est une folle.

Charlotte
Je pense...

Dom Juan, *bas, à Charlotte*.
Laissez-la là, c'est une extravagante.

(...)

Charlotte

Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

Mathurine

Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

L'effet comique est ici recherché et souligné par une autre « ficelle » familière à Molière, celle du patois paysan, qui ajoute le comique de mots au comique de situation. La dimension du comique est essentielle à saisir : protéiforme, baroque, le *Dom Juan* de Molière est d'abord une comédie.

Mais on notera que cet effet comique apparemment innocent est dévié par un autre, plus ironique, plus amer, amené par Sganarelle voulant détromper les « pauvres filles » et les mettre en garde, mais contraint, une nouvelle fois, de se nier lui-même, en retournant son esprit comme les jeunes filles ont retourné leur cœur :

Sganarelle

Mon maître est un fourbe ; il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres ; c'est l'épouseur du genre humain, et... (*Il aperçoit Dom Juan.*) Cela est faux ; et quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe, il n'a pas dessein de vous tromper, et n'en a point abusé d'autres. Ah ! tenez, le voilà ; demandez-le plutôt à lui-même.

Dom Juan

Oui.

Sganarelle

Monsieur, comme le monde est plein de médisants, je vais au-devant des choses ; et je leur disais que, si quelqu'un leur venait dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, et ne manquassent pas de lui dire qu'il en aurait menti.

Derrière cette palinodie comique, on lit l'effet sulfureux de Dom Juan, capable de rendre le réel irréel partout où il passe. Le seul rempart entre lui et le mensonge, c'est un Sganarelle trop pleutre et maladroit pour apposer l'infâmante étiquette, ici réitérée, d'« épouseur du genre humain » sur le front de son maître.

Extrait 3 : Acte III, scène 1 (annexe 6) :

C'est une scène essentielle pour comprendre le duo Sganarelle-Dom Juan et réfléchir à la manière dont le discours de la pièce est porté. Il est fondamental de faire comprendre aux élèves qu'au théâtre le contenu du propos ne peut être évalué, validé, jugé qu'à l'aune de celui qui le porte. Si des paroles choquantes sont prononcées par un personnage ridicule ou repoussant, alors elles seront elles-mêmes perçues comme ridicules et repoussantes. Proférer sur scène une parole quasi blasphématoire n'est donc

pas automatiquement blasphème, et ne saurait l'être si elle est le fait d'un ivrogne ou d'un fou.

C'est ce *focus* de la parole théâtrale qu'il nous est possible de saisir ici. La scène consiste en un dialogue entre Dom Juan et Sganarelle dans lequel les rôles vont d'abord s'inverser. Sganarelle est poussé par Dom Juan à « disputer », c'est-à-dire à argumenter librement contre lui, avec, pourquoi pas, possibilité de convaincre et d'amender son maître. Si le spectateur sent rapidement que cette croisade de Sganarelle est vouée à l'échec, ce n'est pas le cas du personnage qui s'y engage, là encore, avec toute sa naïveté.

Habilement, c'est une courte satire de la médecine qui ouvre la discussion :

Sganarelle

Comment, Monsieur, vous êtes aussi **impie** en médecine ?

Dom Juan

C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

Sganarelle

Quoi ? vous ne **croyez** pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique ?

Dom Juan

Et pourquoi veux-tu que j'y croie ?

Sganarelle

Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant vous voyez, depuis un temps, que le vin émétique fait bruire ses fuseaux. Ses **miracles** ont **converti** les plus **incrédul精神s**, et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

Dom Juan

Et quel ?

Sganarelle

Il y avait un homme qui, depuis six jours, était à l'agonie ; on ne savait plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisaient rien ; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

Dom Juan

Il réchappa, n'est-ce pas ?

Sganarelle

Non, il mourut.

Dom Juan

L'effet est admirable.

Sganarelle

Comment ? il y avait six jours entiers qu'il ne pouvait mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace ?

Dom Juan

Tu as raison. »

Il est intéressant de relever ici le **lexique de la religion** employé par Sganarelle, qui juge le scepticisme médical de Dom Juan de la même manière que son impiété. Or, devant l'absurdité de la situation qui consiste pour Sganarelle à développer l'éloge paradoxal d'une **médication mortifère**, le spectateur ne peut que prendre ses distances avec le serviteur et donc adhérer au scepticisme de Dom Juan, qui nous inclut dans le sarcasme de sa réponse : « tu as raison ».

Ainsi préparé à faire davantage confiance à Dom Juan qu'à Sganarelle, le spectateur n'a plus qu'à se délecter des raisonnements du serviteur, décrédibilisé d'avance. Subtilement, Molière fait osciller son discours d'envolées convaincantes : « Ne croyez-vous point l'autre vie ? » en retombées grotesques : « Et dites-moi un peu, le Moine-Bourru, qu'en croyez-vous, eh ! » ouvrant à Dom Juan un boulevard pour affirmer un véritable *credo* athée : « Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit. » Alors, c'est l'estocade. Sganarelle se démène pour affirmer, dans une approche presque voltairienne avant l'heure, la présence divine dans la beauté de la machine humaine. Il serait prêt à emporter notre adhésion tant son tableau est vivant :

Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre ? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces...

Mais c'est cette machine humaine qu'est son corps qui trébuche et qui tombe, dans une ironie brûlante :

Je veux (...) lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droit, à gauche, en avant, en arrière, tourner...
Il se laisse tomber en tournant.

Dom Juan

Bon ! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé. »

Extrait 4 : Acte V, scènes 5 et 6

Ces deux scènes constituent l'extrême dénouement de la pièce. On pourra donc choisir de les donner ou non aux élèves. On pourra réserver leur lecture à l'après spectacle et se contenter, en amont, de leur proposer simplement la lecture de l'acte III, scène 5, qui constitue la première rencontre avec la statue du Commandeur, introduisant les élèves à la dimension fantastique de la pièce sans leur en dévoiler l'issue.

Pour le dénouement, reproduit en annexe 7, **on repèrera les didascalies qui évoque les puissances surnaturelles et l'on remarquera comment elles semblent s'adresser au public et plus vraisemblablement encore aux censeurs par-dessus les épaules des personnages :**

D'abord, l'on parle de Dom Juan sans s'adresser à lui, comme pour mieux l'exemplariser :

Le Spectre, en femme voilée

Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du Ciel ; et s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

Puis on le confronte à la possibilité de rédemption au prix d'un retour dans le chemin pieux, seule issue pour échapper aux foudres et à la mort :

La Statue

Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

Dans les deux cas, les phrases sonnent comme des maximes pieuses, elles ne sont plus réellement partie-prenante du dialogue théâtral. Comme souvent, Molière semble se tirer de sa pièce par un pied de nez, allant au plus court pour achever une intrigue qui ne l'intéresse plus vraiment, et qu'il faut bien résoudre, qui plus est, ici, en amadouant les censeurs. C'est en quelque sorte une version plus sérieuse des scènes de reconnaissance des comédies de l'auteur, dans lesquelles en deux phrases père et fille se reconnaissent - Ah mon père ! Ah ma fille que je croyais morte ! - et résolvent instantanément un conflit qui nous occupait depuis 90 minutes.

Pourtant, dans ton *Dom Juan*, cher et respecté Molière, permets-moi de te le dire sans faux semblants : tu agis comme un adorable sale gosse. La dernière phrase de ton libertin avait une classe et un éclat à décoiffer les perruques, si bien que tu aurais pu faire tomber sur ses derniers accents un rideau lavé de toutes offenses :

Dom Juan

Ô Ciel ! que sens-je ? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah !

... mais voilà que tu redonnes la parole à Sganarelle – que tu joues d'ailleurs, à cette époque – pour qu'il s'exclame : « Il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages ! Mes gages ! Mes gages ! » rendant à la réalité triviale du valet attendant son salaire le dernier mot de ce qui ne sera donc pas une pièce édifiante.

Molière a payé son écot en mettant bien le tonnerre et les flammes là où il sied de les mettre :

Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Dom Juan ; la terre s'ouvre et l'abîme ; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Molière agit ici, je le répète, comme un sale gosse qu'on aurait sommé de s'excuser, et qui, s'étant soumis, part en courant mais lance un bravache et sonore : « je le ferai quand même ! »

C'est à n'en pas douter quelque part entre le brio intellectuel sans mesure de Dom Juan et l'insolence désarmante de Sganarelle que se situe le centre de gravité du propos d'un homme libre : Molière.

Quatrième piste : un texte créé pour une mise en scène, et mis en scène pour être recréé

Cette quatrième piste propose aux élèves de considérer désormais la pièce comme un objet théâtral, destiné à être mis en scène et joué. L'écriture de *Dom Juan* a été très étroitement conditionnée par des contraintes et des désirs techniques, dès le XVII^e siècle. En s'emparant du texte pour notre présent, le metteur en scène Tigran Mekhitarian participe à son tour à l'écriture d'un nouvel objet artistique, en fonction d'autres contraintes et d'autres désirs.

On pourra amener les élèves à réfléchir à cette dimension à l'aide de la note d'intention de Tigran Mekhitarian

NOTE D'INTENTION

L'histoire de Dom Juan est un texte monumental.

Ce n'est pas seulement le parcours d'un séducteur, c'est avant tout un rapport à la classe sociale, à la religion, à l'humanité, qui est beaucoup plus vaste que l'on ne le croit généralement, à tort.

C'est l'occasion pour le spectateur de redécouvrir cet auteur avec un autre souffle, avec un autre écho, et d'apprécier concrètement les enjeux dramatiques, avec des intentions lisibles et claires.

Mais la vraie modernité du travail de Tigran Mekhitarian réside dans sa capacité à traiter la langue de Molière avec la fougue et le flow de la façon de parler d'aujourd'hui. Donner le sentiment au spectateur que ce sont ses amis, ses enfants ou un proche qui lui parlent, dans la rue, avec les mots de Molière, pour faire entendre le sens des phrases et les situations dramatiques. Et ainsi comprendre comment Molière est présent depuis 400 ans et pourquoi il est le génie incontestable de ce pays.

La pièce dure 1h15, soit 75 minutes pendant lesquelles vous vous demanderez à chaque instant qui est cette équipe qui ose tout sur le plateau, car ils se permettent de casser tous les codes du théâtre en restaurant l'intensité des enjeux dramatiques.

Peu importe d'où vous venez, qui vous êtes, vous entendrez le texte et ressortirez le cœur empli de la parole du plus grand dramaturge français !



On invitera les élèves à **repérer la volonté de glissement temporel, différenciée ici de la modernisation et à en envisager les implications** : quels problèmes poserait ici un jeu « en costumes d'époque » ?

On demandera aussi aux élèves de **repérer les contraintes dont le metteur en scène a voulu s'affranchir** en se libérant des décors caractérisant les différents actes. Que permet ce choix de sobriété au plateau ?

Enfin, on mettra en valeur le parti-pris clair du metteur en scène : faire entendre une langue, celle de Molière, dans le rythme moderne d'un phrasé d'aujourd'hui – ce que les rappeurs nomment le *flow*. Affirmation, *a priori*, d'une audibilité de ce texte qui dépasse les contraintes du temps et peut s'offrir à tous.

La réflexion menée avec les élèves sur ces éléments permettra de les **rendre attentifs aux images** qu'ils verront sur la scène, image dont la perception est essentielle à l'élaboration d'une réception sensible et intelligente du spectacle. On gagnera donc à questionner ces images à l'issue de la représentation, en rappelant les choix faits par l'équipe et les principes qui les sous-tendent.

Cinquième piste : la construction d'un mythe

Pour clore cette approche du *Dom Juan*, je vous propose, en guise d'écho, de soumettre à vos élèves (lycéens) les annexes 8 et 9.

Y figurent un texte polémique contemporain de Molière (annexe 8), un poème de Baudelaire et un tableau de Delacroix (annexe) : autant de réponses à *Dom Juan* qui montrent la fortune de l'œuvre à travers les siècles, depuis la probable invention du mythe par Tirso de Molina vers 1620 jusqu'aux nombreux avatars qui lui ont succédé.

Le texte polémique, d'abord :

C'est un véritable pamphlet, dont on ignore encore l'auteur véritable (le document est signé par un énigmatique Sieur de Rochemont. Publié dès les semaines qui ont suivi la création du *Dom Juan* de Molière, ce pamphlet en condamne à grands jets d'acide l'impiété et l'athéisme. Tout porte à croire que ce mystérieux pamphlétaire n'a pas marché une seule seconde dans la fausse naïveté affichée par Molière, comme en témoigne cet extrait du document intégralement reproduit en annexe :

« une Religieuse débauchée, et dont l'on publie la prostitution : un Pauvre à qui l'on donne l'aumône, [en marge droite : En la première représentation.] à condition de renier Dieu : un Libertin qui séduit autant de filles qu'il en rencontre : un Enfant qui se moque de son Père, et qui souhaite sa mort : un Impie qui raille le Ciel, et qui se rit de ses foudres : un Athée qui réduit toute la Foi à deux et deux sont quatre, et quatre et quatre son huit : un Extravagant qui raisonne grotesquement de Dieu, et qui par une chute affectée casse le nez à ses arguments : un Valet infâme fait au badinage de son Maître, dont toute la créance aboutit au

Moine-Bourru : car pourvu que l'on croie le Moine-Bourru, tout va bien, le reste n'est que Bagatelle ; un Démon qui se mêle dans toutes les Scènes, et qui répand sur le Théâtre les plus noires fumées de l'Enfer : et enfin un Molière pire que tout cela, habillé en Sganarelle, qui se moque de Dieu et du Diable ; qui joue le Ciel et l'Enfer, qui souffle le chaud et le froid, qui confond la vertu et le vice : qui croit et ne croit pas, qui pleure et qui rit, qui reprend et qui approuve, qui est Censeur et Athée, qui est hypocrite et libertin, qui est homme et démon tout ensemble : un [en marge droite : Dans sa Requête.] Diable incarné, comme lui-même se définit. Et cet homme de bien appelle cela corriger les mœurs, des hommes en les divertissant, donner des exemples de vertu à la jeunesse, réprimer galamment les vices de son siècle, traiter sérieusement les choses saintes ; et couvrir cette belle morale d'un feu de charte, et d'un foudre imaginaire, et aussi ridicule que celui de Jupiter, dont Tertullien raille si agréablement ; et qui bien loin de donner de la crainte aux hommes, ne pouvait pas chasser une mouche ni faire peur à une souris : en effet, ce prétendu foudre apprête un nouveau sujet de risée aux Spectateurs, et n'est qu'une occasion à Molière pour braver en dernier ressort la Justice du Ciel, avec une âme de Valet intéressée, en criant mes gages, mes gages : car voilà le dénouement de la Farce : ce sont les beaux et généreux mouvements qui mettent fin à cette galante Pièce, et je ne vois pas en tout cela, où est l'esprit ? puisqu'il avoue lui-même qu'il n'est rien plus facile que de se guinder sur des grands sentiments, de dire des injures aux Dieux, et de cracher contre le Ciel. »

Voilà qui lui fait conclure, sans nuances :

« que sa [de Molière] Comédie est pernicieuse ; que sa Farce, après l'avoir bien considérée, est vraiment diabolique, et vraiment diabolique est son cerveau, et que rien n'a jamais paru de plus impie, même dans le Paganisme. »

Le poème de Baudelaire, ensuite :

Il nous livre avec la fascination baudelairienne pour les figures du mal la description saisissante d'un Dom Juan glissant, après le tomber de rideau sur sa pièce, sur les fleuves des Enfers, parmi les figures qu'il a subornées et à qui il oppose une farouche indifférence :

« Mais le calme héros, courbé sur sa rapière
Regardait le sillage et ne daignait rien voir. »

Sous la plume de Baudelaire, c'est bien au statut de héros maudit qu'accède alors Dom Juan.

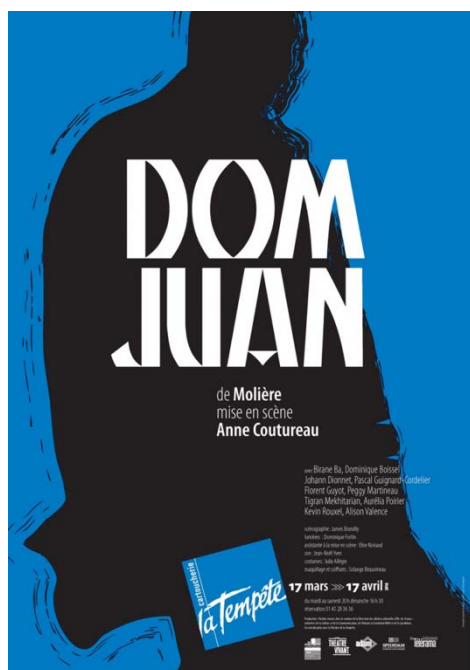
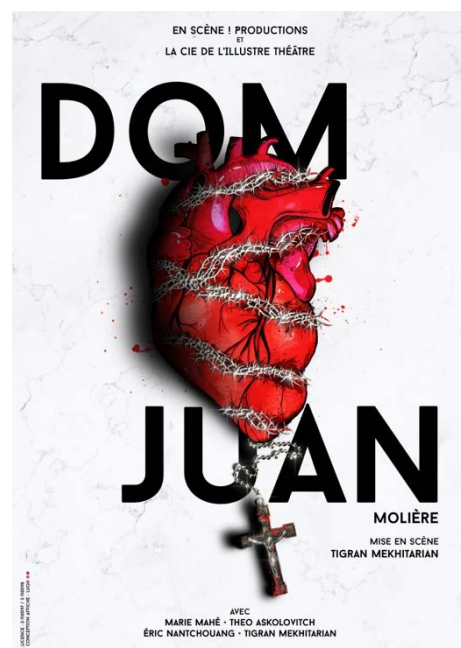
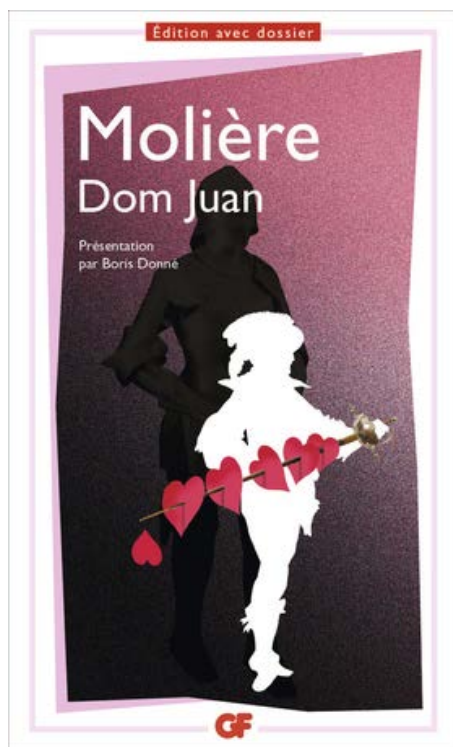
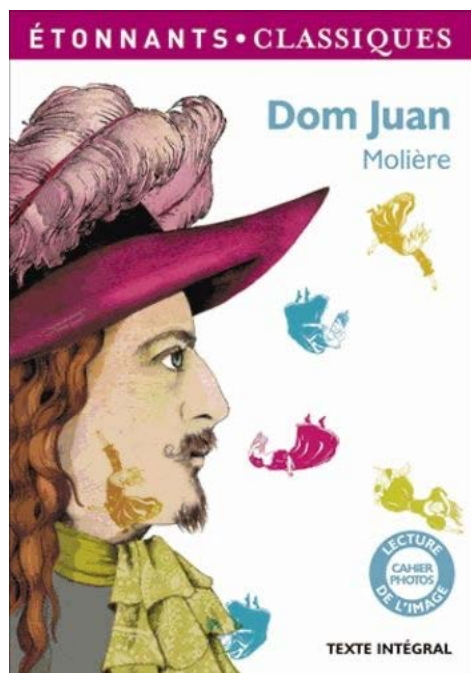
On pourra avec profit **mettre ce poème en regard de la reproduction du tableau de Delacroix, qui figure dans la même annexe.** Cette fois, c'est au cœur d'un véritable

radeau de la Méduse que réapparaît Dom Juan, ici vu comme une figure romantique, inspirée par le *Dom Juan* inachevé de Byron :

« Un océan sans fin aux flots lourds et clapotants et une étroite bande de ciel plein de colère et chargé d'ouragan sert de cadre à la barque sans voile, sans rame, sans boussole, sans gouvernail »

On refermera donc ce dossier avec cette ultime métaphore du courant aquatique, qui emporte désormais Dom Juan sur un océan infini, à jamais hors de contrôle de sa propre destinée littéraire et artistique.

- Annexe 1 -



- Annexe 2 -



- Annexe 3 -



- Annexe 4 –

Extrait de Acte I, scène 1

Sganarelle

(...) par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois en Dom Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, en pourceau d'Epicure, en vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : crois qu'il aurait plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter ; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui ; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours ; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour ; qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose ; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie : la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais : séparons-nous. Écoute au moins : je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche ; mais s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.

- Annexe 4 b -

Extrait de Acte I, scène 1

Sganarelle

(...) par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois en Dom Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, en pourceau d'Epicure, en vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : crois qu'il aurait plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter ; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui ; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours ; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour ; qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose ; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie : la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais : séparons-nous. Écoute au moins : je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche ; mais s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.

- Annexe 5 –

Extrait de Acte II, scène 4

Dom Juan, Sganarelle, Charlotte, Mathurine.

Sganarelle, *apercevant Mathurine.*

Ah ! ah !

Mathurine, *à Dom Juan.*

Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte ? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi ?

Dom Juan, *à Mathurine.*

Non, au contraire, c'est elle qui me témoignait une envie d'être ma femme, et je lui répondais que j'étais engagé à vous.

Charlotte

Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine ?

Dom Juan, *bas, à Charlotte.*

Elle est jalouse de me voir vous parler, et voudrait bien que je l'épousasse ; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

Mathurine

Quoi ? Charlotte...

Dom Juan, *bas, à Mathurine.*

Tout ce que vous lui direz sera inutile ; elle s'est mis cela dans la tête.

Charlotte

Quement donc ! Mathurine...

Dom Juan, *bas, à Charlotte.*

C'est en vain que vous lui parlerez ; vous ne lui ôterez point cette fantaisie.

Mathurine

Est-ce que... ?

Dom Juan, *bas, à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

Charlotte

Je voudrais...

Dom Juan, *bas, à Charlotte.*

Elle est obstinée comme tous les diables.

Mathurine

Vraiment...

Dom Juan, *bas, à Mathurine.*

Ne lui dites rien, c'est une folle.

Charlotte

Je pense...

Dom Juan, *bas, à Charlotte.*

Laissez-la là, c'est une extravagante.

Mathurine

Non, non : il faut que je lui parle.

Charlotte

Je veux voir un peu ses raisons.

Mathurine

Quoi ?...

Dom Juan, *bas, à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

Charlotte

Je...

Dom Juan, *bas, à Charlotte.*

Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

Mathurine

Holà ! Charlotte, ça n'est pas bien de courir sur le marché des autres.

Charlotte

Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que Monsieur me parle.

Mathurine

C'est moi que Monsieur a vue la première.

Charlotte

S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde, et m'a promis de m'épouser.

Dom Juan, *bas, à Mathurine.*

Eh bien ! que vous ai-je dit ?

Mathurine

Je vous baise les mains, c'est moi, et non pas vous qu'il a promis d'épouser.

Dom Juan, *bas, à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné ?

Charlotte

À d'autres, je vous prie ; c'est moi, vous dis-je.

Mathurine

Vous vous moquez des gens ; c'est moi, encore un coup.

Charlotte

Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

Mathurine

Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

Charlotte

Est-ce, Monsieur, que vous lui avez promis de l'épouser ?

Dom Juan, *bas, à Charlotte.*

Vous vous raillez de moi.

Mathurine

Est-il vrai, Monsieur, que vous lui avez donné parole d'être son mari ?

Dom Juan, *bas, à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette pensée ?

Charlotte

Vous voyez qu'al le soutient.

Dom Juan, *bas, à Charlotte.*

Laissez-la faire.

Mathurine

Vous êtes témoin comme al l'assure.

Dom Juan, *bas, à Mathurine.*

Laissez-la dire.

Charlotte

Non, non : il faut savoir la vérité.

Mathurine

Il est question de juger ça.

Charlotte

Oui, Mathurine, je veux que Monsieur vous montre votre bec jaune.

Mathurine

Oui, Charlotte, je veux que Monsieur vous rende un peu camuse.

Charlotte

Monsieur, videz la querelle, s'il vous plaît.

Mathurine

Mettez-nous d'accord, Monsieur.

Charlotte, à Mathurine.

Vous allez voir.

Mathurine, à Charlotte

Vous allez voir vous-même.

Charlotte, à Dom Juan.

Dites.

Mathurine, à Dom Juan.

Parlez.

Dom Juan, embarrassé, leur dit à toutes deux.

Que voulez-vous que je dise ? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage ? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas en elle-même de quoi se moquer des discours de l'autre, et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse ? Tous les discours n'avancent point les choses ; il faut faire et non pas dire, et les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord, et l'on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. (*Bas, à Mathurine.*) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. (*Bas, à Charlotte.*) Laissez-la se flatter dans son imagination. (*Bas, à Mathurine.*) Je vous adore. (*Bas, à Charlotte.*) Je suis tout à vous. (*Bas, à Mathurine.*) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (*Bas, à Charlotte.*) On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. J'ai un petit ordre à donner ; je viens vous retrouver dans un quart d'heure

Charlotte, à Mathurine.

Je suis celle qu'il aime, au moins.

Mathurine

C'est moi qu'il épousera.

Sganarelle

Ah ! pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une et l'autre : ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans votre village.

Dom Juan, revenant.

Je voudrais bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

Sganarelle

Mon maître est un fourbe ; il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres ; c'est l'épouseur du genre humain, et... (*Il aperçoit Dom Juan.*) Cela est faux ; et quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe, il n'a pas dessein de vous tromper, et n'en a point abusé d'autres. Ah ! tenez, le voilà ; demandez-le plutôt à lui-même.

Dom Juan

Oui.

Sganarelle

Monsieur, comme le monde est plein de médisants, je vais au-devant des choses ; et je leur disais que, si quelqu'un leur venait dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, et ne manquassent pas de lui dire qu'il en aurait menti.

- Annexe 6 –

Extrait de Acte III, scène 1

Sganarelle

Comment, Monsieur, vous êtes aussi impie en médecine ?

Dom Juan

C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

Sganarelle

Quoi ? vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique ?

Dom Juan

Et pourquoi veux-tu que j'y croie ?

Sganarelle

Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant vous voyez, depuis un temps, que le vin émétique fait bruire ses fuseaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits, et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

Dom Juan

Et quel ?

Sganarelle

Il y avait un homme qui, depuis six jours, était à l'agonie ; on ne savait plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisaient rien ; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

Dom Juan

Il réchappa, n'est-ce pas ?

Sganarelle

Non, il mourut.

Dom Juan

L'effet est admirable.

Sganarelle

Comment ? il y avait six jours entiers qu'il ne pouvait mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace ?

Dom Juan

Tu as raison.

Sganarelle

Mais laissons là la médecine, où vous ne croyez point, et parlons des autres choses ; car cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes, et que vous ne me défendez que les remontrances.

Dom Juan

Eh bien ?

Sganarelle

Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au Ciel ?

Dom Juan

Laissons cela.

Sganarelle

C'est-à-dire que non. Et à l'Enfer ?

Dom Juan

Eh !

Sganarelle

Tout de même. Et au diable, s'il vous plaît ?

Dom Juan

Oui, oui.

Sganarelle

Aussi peu. Ne croyez-vous point l'autre vie ?

Dom Juan

Ah ! ah ! ah !

Sganarelle

Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu, le Moine-Bourru, qu'en croyez-vous, eh !

Dom Juan

La peste soit du fat !

Sganarelle

Et voilà ce que je ne puis souffrir, car il n'y a rien de plus vrai que le Moine-Bourru, et je me ferais pendre pour celui-là. Mais encore faut-il croire en quelque chose dans le monde : qu'est-ce donc que vous croyez ?

Dom Juan

Ce que je crois ?

Sganarelle

Oui.

Dom Juan

Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

Sganarelle

La belle croyance et les beaux articles de foi que voici ! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique ? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on en est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, Monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris ; mais, avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire ? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre ? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces..., ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là et qui... Oh ! dame, interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurais disputer, si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me laissez parler par belle malice.

Dom Juan

J'attends que ton raisonnement soit fini.

Sganarelle

Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauraient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut ? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droit, à gauche, en avant, en arrière, tourner...

Il se laisse tomber en tournant.

Dom Juan

Bon ! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé.

- Annexe 7 – Acte V, scènes 5 et 6

Dom Juan, un spectre en femme voilée, Sganarelle.

Le Spectre, en femme voilée

Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du Ciel ; et s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

Sganarelle

Entendez-vous, Monsieur ?

Dom Juan

Qui ose tenir ces paroles ? Je crois connaître cette voix.

Sganarelle

Ah ! Monsieur, c'est un spectre : je le reconnais au marcher.

Dom Juan

Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est.

Le Spectre change de figure, et représente le temps avec sa faux à la main.

Sganarelle

Ô Ciel ! voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure ?

Dom Juan

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur, et je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit.

Le Spectre s'envole dans le temps que Dom Juan le veut frapper.

Sganarelle

Ah ! Monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jetez-vous vite dans le repentir.

Dom Juan

Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.

La statue, Dom Juan, Sganarelle.

La Statue

Arrêtez, Dom Juan : vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

Dom Juan

Oui. Où faut-il aller ?

La Statue

Donnez-moi la main.

Dom Juan

La voilà.

La Statue

Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

Dom Juan

Ô Ciel ! que sens-je ? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah !

Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Dom Juan ; la terre s'ouvre et l'abîme ; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.

Sganarelle

Ah ! mes gages ! mes gages ! Voilà par sa mort un chacun satisfait : Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. Il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages ! Mes gages ! Mes gages !

- Annexe 8 -

OBSERVATIONS SUR UNE COMÉDIE DE MOLIÈRE, intitulée *Le Festin de Pierre*

Il faut avouer qu'il est bien difficile de plaire à tout le monde, et qu'un homme qui s'expose en public, est sujet à de fâcheuses rencontres : il peut compter autant de Juges et de Censeurs, qu'il a d'Auditeurs et de Témoins de ses actions ; et parmi cette foule de Juges, il y en a si peu d'équitables et de bien sensés, qu'il est souvent nécessaire de se rendre justice à soi-même, et de travailler plutôt à se satisfaire, qu'à contenter les autres. Il faut prendre garde néanmoins de ne point tomber en deux défauts également blâmables ; car s'il n'est pas à propos de déférer à toutes sortes de jugements, il n'est pas raisonnable aussi de rejeter toutes sortes d'avis ; et principalement quand ils partent d'un bon principe, et qu'ils sont appuyés du sentiments des Sages, qui sont seuls capables de distribuer dans le monde la véritable gloire. C'est ce qui fait espérer que Molière recevra ces Observations, d'autant plus volontiers, que la passion et l'intérêt n'y ont point de part : ce n'est pas un dessein formé de lui nuire, mais un désir de le servir : on n'en veut pas à sa personne, mais à son Athée : l'on ne porte point envie à son gain ni à sa réputation : ce n'est pas un sentiment particulier, c'est celui de tous les gens de bien, et il ne doit pas trouver mauvais que l'on défende publiquement les intérêts de Dieu, qu'il attaque ouvertement, et qu'un Chrétien témoigne de la douleur en voyant le Théâtre révolté contre l'Autel, la Farce aux prises avec l'Évangile, un Comédien qui se joue des Mystères, et qui fait raillerie de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la Religion.

Il est vrai qu'il y a quelque chose de galant dans les Ouvrages de Molière, et je serais bien fâché de lui ravir l'estime qu'il s'est acquise : il faut tomber d'accord que s'il réussit mal à la Comédie, il a quelque talent pour la farce, et quoi qu'il n'ait ni les rencontres de Gaultier-Garguille, ni les Impromptus de Turlupin, ni la Bravoure du Capitaine, ni la Naïveté de Jodelet, ni la Panse de Gros-Guillaume, ni la Science du Docteur, il ne laisse de plaire quelquefois, et de divertir en son genre : il parle passablement Français ; il traduit assez bien l'Italien, et ne copie pas mal les Auteurs : car il ne se pique pas d'avoir le don d'Invention, ni le beau Génie de la Poésie, et ses Amis avouent librement que ces Pièces sont des Jeux de Théâtre, où le Comédien a plus de part que le Poète, et dont la beauté consiste, presque toute dans l'action : ce qui fait rire en sa bouche, fait souvent pitié sur le papier, et l'on peut dire que ses Comédies ressemblent à ces femmes qui font peur en déshabillé, et qui ne laissent pas de plaire quand elles sont ajustées, ou à ces petites tailles, qui ayant quitté leurs patins, ne sont plus qu'une partie d'elles-mêmes. Je laisse là ces Critiques qui trouvent à redire à sa voix et à ses gestes, et qui disent qu'il n'y a rien de naturel en lui, que ses postures sont contraintes, et qu'à force d'étudier ses grimaces, il fait toujours la même chose ; car il faut avoir plus d'indulgence pour des gens qui prennent peine à divertir le public, et c'est une espèce d'injustice d'exiger d'un homme plus qu'il ne peut, et de lui demander des agréments que la Nature ne lui a pas accordés : outre qu'il y a des choses qui ne veulent pas être vues souvent, et il est nécessaire que le temps en fasse perdre la mémoire ; afin qu'elles puissent plaire une seconde fois : Mais quand cela serait vrai, l'on ne pourrait dénier que Molière n'eût bien de l'adresse ou du bonheur de débiter avec tant de succès sa fausse monnaie, et de duper tout Paris avec de mauvaises Pièces.

Voilà en peu de mots ce que l'on peut dire de plus obligeant et de plus avantageux pour Molière : et certes, s'il n'eût joué que les Précieuses, et s'il n'en eût voulu qu'aux petits Pourpoints et aux grands Canons, il ne mériterait pas une censure publique, et ne se serait pas attiré l'indignation de toutes les personnes de piété : mais qui peut supporter la hardiesse d'un Farceur, qui fait plaisanterie de la Religion, qui tient École du Libertinage, et qui rend la Majesté de Dieu le jouet d'un Maître et d'un Valet de Théâtre, d'un Athée qui s'en rit, et d'un Valet plus impie que son Maître qui en fait rire les autres.

Cette pièce a fait tant de bruit dans Paris ; elle a causé un scandale si public, et tous les gens de bien en ont ressenti une si juste douleur, que c'est trahir visiblement la cause de Dieu, de se taire dans une occasion où sa Gloire est ouvertement attaquée, où la Foi est exposée aux insultes d'un Bouffon qui fait commerce de ses Mystères, et qui en prostitue la sainteté : où un Athée foudroyé en apparence, foudroie en effet tous les fondements de la Religion, à la face du Louvre, dans la Maison d'un Prince Chrétien, à la vue de tant de sages Magistrats et si zélés pour les intérêts de Dieu, en dérision de tant de bons Pasteurs, que l'on fait passer pour des Tartuffes, et dont l'on décrie artificieusement la conduite : mais principalement sous le Règne du plus Grand et du plus Religieux Monarque du Monde : cependant que ce généreux Prince occupe tous ses soins à maintenir la Religion, Molière travaille à la détruire : le Roi abat les Temples de l'Hérésie, et Molière élève des Autels à l'Impiété, et autant que la vertu du Prince s'efforce d'établir dans le cœur de ses Sujets le Culte du vrai Dieu par l'exemple de ses actions ; autant l'humeur libertine de Molière tâche d'en ruiner la créance dans leurs esprits, par la licence de ses Ouvrages.

Certes, il faut avouer que Molière est lui-même un Tartuffe achevé, et un véritable Hypocrite, et qu'il ressemble à ces Comédiens, dont parle Sénèque, qui corrompaient de son temps les mœurs, sous prétexte de les réformer, et qui sous couleur de reprendre le vice, l'insinuaient adroitement dans les esprits : et ce Philosophe appelle ces sortes de gens des Pestes d'États, et les condamne au bannissement et aux supplices. Si le dessein de la Comédie est de corriger les hommes en les divertissant, le dessein de Molière est de les perdre en les faisant rire ; de même que ces Serpents, dont les piqûres mortelles répandent une fausse joie sur le visage de ceux qui en sont atteints. La naïveté malicieuse de son Agnès, a plus corrompu de Vierges que les Écrits les plus licencieux : Son Cocu imaginaire est une invention pour en faire de véritables, et plus de femmes se sont débauchées à son École, qu'il n'y en eut autrefois de perdues à l'École de ce Philosophe qui fut chassé d'Athènes, et qui se vantait que que personne ne sortait chaste de sa leçon. Ceux qui ont la conduite des âmes, savent les désordres que ces Pièces causent dans les consciences, et faut-il s'étonner s'ils animent leur zèle, et s'ils attaquent publiquement celui qui en est l'Auteur, après l'expérience de tant de funestes chutes.

Toute la France a l'obligation à feu Monsieur le Cardinal de Richelieu d'avoir purifié la Comédie, et d'en avoir retranché ce qui pouvait choquer la pudeur, et blesser la chasteté des oreilles ; il a réformé jusques aux habits et aux gestes de cette Courtisane, et peu s'en est fallu qu'il ne l'ait rendue scrupuleuse. Les Vierges et les Martyrs ont paru sur le Théâtre, et l'on faisait couler insensiblement dans l'âme la pudeur et la Foi, avec le plaisir et la joie. Mais Molière a ruiné tout ce que ce sage Politique avait ordonné en faveur de la Comédie, et d'un fille vertueuse,

il en a fait une hypocrite. Tout ce qu'elle avait de mauvais, avant ce grand Cardinal, c'est qu'elle était coquette et libertine ; elle écoutait tout indifféremment, et disait de même, tout ce qui lui venait à la bouche ; son air lascif et ses gestes dissolus rebutaient tous les gens d'honneur, et l'on n'eût pas vu en tout un siècle une honnête femme lui rendre visite. Molière fait pis, il a déguisé cette Coquette, et sous le voile de l'hypocrisie, il a caché ses obscénités et ses malices : tantôt il l'habille en religieuse, et la fait sortir d'un Couvent, ce n'est pas pour garder plus étroitement ses vœux : tantôt il la fait paraître en Paysanne, qui fait bonnement la révérence, quand on lui parle d'amour : quelquefois c'est une innocente qui tourne par des équivoques étudiés l'esprit à de sales pensées, et Molière le fidèle Interprète de sa naïveté tâche de faire comprendre par ses postures, que cette pauvre Niaise n'ose exprimer par ses paroles : sa Critique est un Commentaire pire que le Texte, et un supplément de malice à l'ingénuité de son Agnès, et confondant enfin l'hypocrisie avec l'impiété, il a levé le masque à sa fausse dévote, et l'a rendue publiquement impie et sacrilège.

Je sais que l'on ne tombe pas tout d'un coup dans l'Athéisme : on ne descend que par degrés dans cet abîme, on n'y va que par une longue suite de vices, et que par un enchaînement de mauvaises actions qui mènent de l'une à l'autre. L'Impiété qui craint le feu, et qui est condamnée par toutes les Lois, n'a garde d'abord de se rebeller contre Dieu, ni de lui déclarer la guerre ; elle a sa prudence et sa politique, ses tours et ses détours, ses commencements et ses progrès. Tertullien dit que la Chasteté et la Foi ont une alliance très étroite ensemble, que le Démon attaque ordinairement la pudeur des Vierges avant que de combattre leur Foi, et qu'elles n'abandonnent l'une, qu'après la perte de l'autre. L'impie qui est l'organe du Démon, tient les mêmes maximes ; il insinue d'abord quelque proposition libertine, il corrompt les mœurs, et raille ensuite des Mystères, il tourne en ridicule le Paradis et l'Enfer, il décrie la dévotion sous le nom d'hypocrisie, il prend Dieu à parti, et fait gloire de son impiété à la vue de tout un peuple.

C'est par ces degrés que Molière a fait monter l'Athéisme sur le Théâtre, et après avoir répandu dans les âmes ces poisons funestes, qui étouffent la pudeur et la honte ; après avoir pris soin de former des Coquettes, et de donner aux filles des instructions dangereuses ; après des Écoles fameuses d'impureté, il en a tenu d'autres pour le libertinage, et il marque visiblement dans toutes ses Pièces le caractère de son esprit : il se moque également du Paradis et de l'Enfer, et croit justifier suffisamment ses railleries, [en marge droite : Dans sa Critique.] en les faisant sortir de la bouche d'un étourdi : ces paroles d'Enfer et de chaudières bouillantes, sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, et par l'innocence de celle à qui il parle. Et voyant qu'il choquait toute la Religion, et que tous les gens de bien lui seraient contraires, il a composé son Tartuffe, et a voulu rendre les dévots des ridicules ou des hypocrites : il a cru qu'il ne pouvait défendre ses maximes, qu'en faisant la Satire de ceux qui les pouvaient condamner. Certes, c'est bien à faire à Molière de parler de la dévotion, avec laquelle il a si peu de commerce, et qu'il n'a jamais connue ni par pratique ni par théorie. L'hypocrite et le dévot ont une même apparence, ce n'est qu'une même chose dans le public, il n'y a que l'intérieur qui les distingue, et afin de ne point laisser d'équivoque, et d'ôter tout ce qui peut confondre le bien et le mal, il devait faire voir ce que le Dévot fait en secret, aussi bien que l'hypocrite. Le dévot jeûne, pendant que l'hypocrite fait bonne chère, il se donne discipline et mortifie ses sens, pendant que l'autre s'abandonne aux plaisirs, et se plonge dans le vice et la débauche à la faveur des ténèbres : l'homme de bien soutient la Chasteté chancelante, et la relève lorsqu'elle est tombée, au lieu que

l'autre dans l'occasion, tâche à la séduire, ou à profiter de sa chute. Et comme d'un côté Molière enseigne à corrompre la pudeur, il travaille de l'autre à lui ôter tous les secours qu'elle peut recevoir d'une véritable et solide piété.

Son Avarice ne contribue pas peu à échauffer sa veine, contre la Religion. Je connais son humeur, il ne se soucie pas qu'on fronde ses Pièces, pourvu qu'il y vienne du monde. [en marge droite : Dans sa Critique.] Il sait que les choses défendues irritent le désir, et il sacrifie hautement à ses intérêts tous les devoirs de la piété : C'est ce qui lui fait porter avec audace la main au Sanctuaire, et il n'est point honteux de lasser tous les jours la patience d'une grande Reine, qui est continuellement en peine de faire réformer ou supprimer ses Ouvrages. Il est vrai que la foule est grande à ses Pièces, et que la curiosité y attire du monde de toutes parts : mais les gens de bien les regardent comme des Prodiges, ils s'y arrêtent de même qu'aux Éclipses et aux Comètes : parce que c'est une chose inouïe en France de jouer la Religion sur un Théâtre, et Molière a très mauvaise raison de dire, qu'il n'a fait que traduire cette Pièce de l'Italien, et la mettre en Français : car je lui pourrais répartir que ce n'est point là notre coutume, ni celle de l'Église : l'Italien a des vices et des libertés que la France ignore, et ce Royaume très-Chrétien a cet avantage sur tous les autres, qu'il s'est maintenu toujours dans la pureté de la Foi, et dans un respect inviolable de ses Mystères. Nos Rois qui surpassent en grandeur et en piété tous les Princes de la terre, se sont montrés très sévères en ces rencontres, et ils ont armé leur justice et leur zèle autant de fois qu'il s'est agi de soutenir l'honneur des Autels, et d'en venger la profanation. Où en serions-nous, si Molière voulait faire des Versions de tous les mauvais Livres Italiens, et s'il introduisait dans Paris toutes les pernicieuses coutumes des Pays Étrangers : et de même qu'un homme qui se noie, se prend à tout, il ne se soucie pas de mettre en compromis l'honneur de l'Église pour se sauver, et il semble à l'entendre parler qu'il ait un Bref particulier du Pape pour jouer des Pièces ridicules, et que Monsieur le Légat ne soit venu en France, que pour leur donner son approbation.

Je n'ai pu m'empêcher de voir cette Pièce aussi bien que les autres, et je m'y suis laissé entraîner par la foule, d'autant plus librement, que Molière se plaint qu'on le condamne sans le connaître, et que l'on censure ses Pièces sans les avoir vues ; mais je trouve que sa plainte est aussi injuste [en marge gauche : Molière dans sa Requête.], que sa Comédie est pernicieuse ; que sa Farce, après l'avoir bien considérée, est vraiment diabolique, et vraiment diabolique est son cerveau, et que rien n'a jamais paru de plus impie, même dans le Paganisme. Auguste fit mourir un Bouffon qui avait fait raillerie de Jupiter, et défendit aux femmes d'assister à des Comédies plus modestes que celles de Molière. Théodose condamna aux Bêtes des Farceurs qui tournaient en dérision nos Cérémonies ; et néanmoins cela n'approche point de l'emportement de Molière, et il serait difficile d'ajouter quelque chose à tant de crimes dont sa Pièce est remplie. C'est là que l'on peut dire que l'impiété et le libertinage se présentent tous moments à l'imagination : une Religieuse débauchée, et dont l'on publie la prostitution : un Pauvre à qui l'on donne l'aumône, [en marge droite : En la première représentation.] à condition de renier Dieu : un Libertin qui séduit autant de filles qu'il en rencontre : un Enfant qui se moque de son Père, et qui souhaite sa mort : un Impie qui raille le Ciel, et qui se rit de ses foudres : un Athée qui réduit toute la Foi à deux et deux sont quatre, et quatre et quatre son huit : un Extravagant qui raisonne grotesquement de Dieu, et qui par une chute affectée casse le nez à ses arguments : un Valet infâme fait au badinage de son Maître, dont toute la créance aboutit au Moine-Bourru : car

pourvu que l'on croie le Moine-Bourru, tout va bien, le reste n'est que Bagatelle ; un Démon qui se mêle dans toutes les Scènes, et qui répand sur le Théâtre les plus noires fumées de l'Enfer : et enfin un Molière pire que tout cela, habillé en Sganarelle, qui se moque de Dieu et du Diable ; qui joue le Ciel et l'Enfer, qui souffle le chaud et le froid, qui confond la vertu et le vice : qui croit et ne croit pas, qui pleure et qui rit, qui reprend et qui approuve, qui est Censeur et Athée, qui est hypocrite et libertin, qui est homme et démon tout ensemble : un [en marge droite : Dans sa Requête.] Diable incarné, comme lui-même se définit. Et cet homme de bien appelle cela corriger les mœurs, des hommes en les divertissant, donner des exemples de vertu à la jeunesse, réprimer galamment les vices de son siècle, traiter sérieusement les choses saintes ; et couvre cette belle morale d'un feu de charte, et d'un foudre imaginaire, et aussi ridicule que celui de Jupiter, dont Tertullien raille si agréablement ; et qui bien loin de donner de la crainte aux hommes, ne pouvait pas chasser une mouche ni faire peur à une souris : en effet, ce prétendu foudre apprête un nouveau sujet de risée aux Spectateurs, et n'est qu'une occasion à Molière pour braver en dernier ressort la Justice du Ciel, avec une âme de Valet intéressée, en criant mes gages, mes gages : car voilà le dénouement de la Farce : ce sont les beaux et généreux mouvements qui mettent fin à cette galante Pièce, et je ne vois pas en tout cela, où est l'esprit ? puisqu'il avoue lui-même qu'il n'est rien plus facile que de se guinder sur des grands sentiments, de dire des injures aux Dieux, et de cracher contre le Ciel.

Il y a quatre sortes d'impies qui combattent la Divinité : les uns déclarés qui attaquent hautement la Majesté de Dieu, avec le blasphème dans la bouche : les autres cachés qui l'adorent en apparence, et qui le nient dans le fond du cœur : Il y en a qui croient un Dieu par manière d'acquis, et qui le faisant ou aveugle ou impuissant, ne le craignent pas : les derniers enfin plus dangereux que tous les autres, ne défendent la Religion que pour la détruire, ou en affaiblissant malicieusement ses preuves, ou en ravalant adroitement la dignité de ses Mystères. Ce sont ces quatre sortes d'impiétés que Molière a étalées dans sa Pièce, et qu'il a partagées entre le Maître et le Valet. Le Maître est Athée et Hypocrite, et le Valet est Libertin et Malicieux. L'Athée se met au-dessus de toutes choses, et ne croit point de Dieu : l'Hypocrite garde les apparences, et au fonds il ne croit rien : le Libertin a quelque sentiment de Dieu, mais il n'a point de respect pour ses ordres, ni de crainte pour ses foudres : et le malicieux raisonne faiblement, et traite avec bassesse et en ridicule les choses saintes : voilà ce qui compose la Pièce de Molière. Le Maître et le Valet jouent la Divinité différemment : le Maître attaque avec audace, et le Valet défend avec faiblesse : le Maître se moque du Ciel, et le Valet se rit du foudre qui le rend redoutable : le Maître porte son insolence jusqu'au Trône de Dieu, et le Valet donne du nez en terre, et devient camus avec son raisonnement : le Maître ne croit rien, et le Valet ne croit que le Moine Bourru : et Molière ne peut parer au juste reproche qu'on lui peut faire d'avoir mis la défense de la Religion dans la bouche d'un Valet impudent, d'avoir exposé la Foi à la risée publique, et donné à tous ses Auditeurs des Idées du Libertinage et de l'Athéisme, sans impressions. Et où a-t-il trouvé qu'il fût permis de mêler les choses saintes avec les profanes, de confondre la créance des Mystères avec celle du Moine-Bourru, de parler de Dieu en bouffonnant, et de faire une Farce de la Religion : il devait pour le moins susciter quelque Acteur pour soutenir la Cause de Dieu, et défendre sérieusement ses intérêts : il fallait réprimer l'insolence du Maître et du Valet, et réparer l'outrage qu'ils faisaient à la Majesté Divine : il fallait établir par de solides raisons les Vérités qu'il décrédite par des railleries : il fallait étouffer les mouvements d'impiété que son

Athée fait naître dans les Esprits : Mais le Foudre. Mais le Foudre est un Foudre en peinture, qui n'offense point le Maître, et qui fait rire le Valet ; et je ne crois pas qu'il fut à propos, pour l'édification de l'Auditeur, de se gausser du châtiment de tant de crimes, ni qu'il y eût sujet à Sganarelle de railles en voyant son Maître foudroyé ; puisqu'il était complice de ses crimes, et le ministre de ses infâmes plaisirs.

Molière devrait rentrer en lui-même, et considérer qu'il est très dangereux de se jouer à Dieu, que l'impiété ne demeure jamais impunie, et que si elle échappe quelque fois aux feux de la Terre, elle ne peut éviter ceux du Ciel ; qu'un abîme attire un autre abîme, et que les Foudres de la Justice divine ne ressemblent pas à ceux du Théâtre : ou pour le moins s'il a perdu tout respect pour le Ciel (ce que pieusement je ne veux pas croire) il ne soit pas abusé de la bonté d'un grand Prince, ni de la piété d'une Reine si Religieuse, à qui il est à charge, et dont il fait gloire de choquer les sentiments. L'on sait qu'il se vante hautement qu'il fera paraître son Tartuffe d'une façon ou d'autre, et le déplaisir que cette grande Reine en a témoigné, n'a pu faire impression sur son esprit, ni mettre des bornes à son insolence. Mais s'il lui restait encore quelque ombre de pudeur, ne lui serait-il pas fâcheux d'être en but à tous les gens de bien, de passer pour un libertin dans l'esprit de tous les Prédicateurs, et d'entendre toutes les langues que le Saint Esprit anime, déclamer contre lui dans les Chaises, et condamner publiquement ses nouveaux blasphèmes ? et que peut-on espérer d'un homme qui ne peut être ramené à son devoir, ni par la considération d'une Princesse si vertueuse et si puissante, ni par les intérêts de l'honneur, ni par les motifs de son propre salut.

Certes Molière n'est-il pas digne de pitié ou de risée, et n'y a-t-il pas sujet de plaindre son aveuglement, ou de rire de sa folie, lorsqu'il dit, [en marge gauche : En sa requête.] qu'il lui est très fâcheux d'être exposé aux reproches des gens de bien, que cela est capable de lui faire tort dans le monde, et qu'il a intérêt de conserver sa réputation : Puisque la vraie gloire consiste dans la vertu, et qu'il n'y a point d'honnête homme que celui qui craint Dieu, et qui édifie le prochain. C'est à tort qu'il se glorifie d'une vaine réputation, et qu'il se flatte d'une fausse estime que les coupables ont pour leurs compagnons et leurs complices. Le Brouhaha du Parterre n'est pas toujours une marque de l'approbation des Spectateurs : L'on rit plutôt d'une sottise que d'une bonne chose, et s'il pouvait pénétrer dans le sentiment de tous ceux qui font la foule à ses Pièces, il connaîtrait que l'on n'approuve pas toujours ce qui divertit et ce qui fait rire. Je ne vis personne qui eût mine d'honnête homme, sortir satisfait de sa Comédie ; La joie s'était changée en horreur et en confusion, à la réserve de quelques jeunes Étourdis, qui criaient tout haut que Molière avait raison, que la vie des Pères était trop longue pour le bien des Enfants, que ces bonnes gens étaient effroyablement importuns avec les remontrances, et que l'endroit du fauteuil était merveilleux. Les Étrangers mêmes en ont été très scandalisés, jusques-là qu'un Ambassadeur ne put s'empêcher de dire, qu'il y avait bien de l'Impiété dans cette Pièce. Un Marquis après avoir embrassé Molière, et l'avoir appelé cent fois l'Inimitable, se tournant vers l'un de ses amis, lui dit qu'il n'avait jamais vu un plus mauvais Bouffon, ni une Farce plus pitoyable ; et je connus par-là que le Marquis jouait quelquefois Molière, de même que Molière raille quelquefois le Marquis. Il me fâche de ne pouvoir exprimer l'action d'une Dame qui était priée par Molière de lui dire son sentiment ; Votre figure, lui répondit-elle, baisse la tête, et moi je la secoue, voulant dire que ce n'était rien qui vaille. Et enfin sans m'ériger en Casuiste, je ne crois pas faire un

jugement téméraire d'avancer, qu'il n'y a point d'homme si peu éclairé des lumières de la Foi, qui ayant vu cette Pièce, ou qui sachant ce qu'elle contient, puisse soutenir que Molière dans le dessein de la jouer, soit capable de la participation des Sacrements, qu'il puisse être reçu à pénitence sans une réparation publique, ni même qu'il soit digne de l'entrée de l'Église, après les anathèmes que les Conciles ont fulminés contre les Auteurs de Spectacles impudiques ou sacrilèges, que les Pères appellent les Naufrages de l'Innocence, et des attentats contre la Souveraineté de Dieu.

Nous avons l'obligation aux soins de notre glorieux et invincible Monarque, d'avoir nettoyé ce Royaume de la plupart des vices qui ont corrompu les mœurs des siècles passés, et qui ont livré de si rudes assauts à la vertu de nos Pères. Sa Majesté ne s'est pas contentée de donner la paix à la France, elle a voulu songer à son salut, et réformer son intérieur : elle l'a délivrée de ces monstres qu'elle nourrissait dans son sein, et de ces ennemis domestiques qui troublaient sa conscience et son repos : elle en a désarmé une partie : elle a étouffé l'autre, et les a mis tous hors d'état de nous nuire. L'Hérésie qui a fait tant de ravages dans cet État, n'a plus de mouvement ni de force, et si elle respire encore, s'il lui reste quelque marque de vie, l'on peut dire avec assurance qu'elle est aux abois, et qu'elle tire continuellement à sa fin. La fureur du Duel qui ôtait à la France son principal appui, et qui l'affaiblissait tous les jours par des saignées mortelles et dangereuses, a été tout d'un coup arrêtée par la rigueur des Édits. Cet art de jurer de bonne grâce, qui passait pour un agrément du discours dans la bouche d'une jeunesse étourdie, n'est plus en usage, et ne trouve plus ni de Maître qui l'enseignent, ni de Disciples qui la veuillent pratiquer : Mais le zèle de ce grand Roi n'a point donné de relâche ni de trêve à l'Impiété : il l'a poursuivie partout où il l'a pu découvrir, et ne lui a laissé en son Royaume aucun lieu de retraite : il l'a chassée des Églises où elle allait morguer insolemment la Majesté de Dieu jusque sur les Autels : il l'a bannie de la Cour, où elle entretenait sourdement des pratiques : il a châtié ses partisans : il a ruiné ses écoles : il a condamné hautement ses maximes : il l'a reléguée dans les Enfers où elle a pris son origine. Et néanmoins, malgré tous les soins de ce grand Prince, elle retourne aujourd'hui comme en triomphe dans la ville Capitale de ce Royaume, elle monte avec impudence sur le Théâtre, elle enseigne publiquement ses détestables maximes, et répand partout l'horreur du sacrilège et du blasphème : Mais nous avons tout sujet d'espérer que ce même Bras qui est l'appui de la Religion, abattra tout à fait ce Monstre, et confondra à jamais son insolence. L'injure qui est faite à Dieu rejaillit sur la face des Rois, qui sont ses Lieutenants et ses Images, et le Trône des Rois n'est affermi que par celui de Dieu. Il ne faut qu'un homme de bien, quand il a la puissance, pour sauver un Royaume ; et il ne faut qu'un Athée quand il a la malice pour le ruiner et pour le perdre. Les déluges, la peste et la famine, sont les suites que traîne après soi l'Athéisme ; et quand il est question de le punir, le Ciel ramasse tous les fléaux de sa colère pour en rendre le châtiment plus exemplaire. La sagesse du Roi détournera ces malheurs que l'impiété veut attirer dessus nos têtes, elle affermira les Autels que l'on s'efforce d'abattre ; et l'on verra partout la Religion triompher de ses ennemis sous le Règne de ce Pieux et de cet invincible Monarque, la gloire de son Siècle, l'ornement de son État, l'amour de ses Sujets, la terreur des Impies, les délices de tout le genre Humain, vivat Rex, vivat in æternum. Que le Roi vive, qu'il vive éternellement, pour le bien de l'Église, pour le repos de l'État, et pour la félicité de tous les peuples.

- Annexe 9 -

Don Juan aux enfers

Quand Don Juan descendit vers l'onde souterraine
Et lorsqu'il eut donné son obole à Charon,
Un sombre mendiant, l'oeil fier comme Antisthène,
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,
Des femmes se tordaient sous le noir firmament,
Et, comme un grand troupeau de victimes offertes,
Derrière lui traînaient un long mugissement.

Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,
Tandis que Don Luis avec un doigt tremblant
Montrait à tous les morts errant sur les rivages
Le fils audacieux qui railla son front blanc.

Frissonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire,
Près de l'époux perfide et qui fut son amant,
Semblait lui réclamer un suprême sourire
Où brillât la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre
Se tenait à la barre et coupait le flot noir,
Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1857

Le Naufrage de Don Juan



Eugène DELACROIX (1798 – 1863) - Salon de 1841 – Huile sur toile 135 cm X 196 cm (Louvre)

« Un océan sans fin aux flots lourds et clapotants et une étroite bande de ciel plein de colère et chargé d'ouragan sert de cadre à la barque sans voile, sans rame, sans boussole, sans gouvernail, où une vingtaine d'hommes demi-nus, hâves, maigres, convulsés par les plus sinistres convoitises, tirent au sort la victime qui doit nourrir ses compagnons. » (Byron)